



2021

Jean-Lou David

Extrait – Les fours

« J'entends la fonderie qui rush »

Richard Desjardins

Aleksy Widziałemzłowski portait un patronyme aussi imprononçable que sa diction s'avérait incompréhensible. C'était un de ces vieux Polski, comme il en vivait encore quelques-uns à Noranda au tournant du deuxième millénaire, vestige rare – et pas toujours glorieux – de ce que fut autrefois cette ville abitibienne. Dieu ait son âme.

Connu comme la vieille cloche fêlée du vieux Noranda, on moquait beaucoup son habitude de ramasser avec un pinceau la poussière de la mine déposée sur les surfaces extérieures, les voitures et les galeries, pour la garder ensuite dans des urnes. Il était notre voisin immédiat sur la 6e rue, près du lac, lorsque j'étais enfant. Il habitait seul, en vieux garçon, une mesure que l'on se souvenait être en briques, malgré que l'on n'en avait pas aperçue la moindre partie depuis fort longtemps. Il poussait dans sa cour avant une flore excentrique, qu'il laissait croître en tous sens, une véritable jungle pour les enfants que nous étions. Nous allions souvent en été, mon frère et moi, y flatter de gros chats grincheux et gris, et cet homme, aussi peu engageant que ses deux chats, veillait sur nous d'un œil sévère, assis sur son perron. C'était un vieux et triste ivrogne. Il arrivait souvent à l'époque – beaucoup plus souvent qu'aujourd'hui il me semble? – que s'échappe des deux grandes cheminées de la Fonderie, éternelles comme l'enfer, l'un de ces nuages jaunes qui faisaient dire à tous les enfants du quartier que « ça goûtait la mine. » Le vieux ne manquait jamais de nous en expliquer la raison.

De toutes les théories bizarres que j'ai pu entendre à propos du phénomène que les Rouynorandiens connaissent sous le nom du « goût de la mine », cette sensation de souffre au fond de la gorge, qui serait comme mâcher une tête d'allumette, c'est Aleksy, le vieux Polonais, qui en proposait la justification la plus étrange. La plus triste aussi, certainement.

*

Lui, il était arrivé en 37 pour rejoindre son frère aîné venu bien plus tôt, passé auparavant par Sudbury, puis Timmins, pour aboutir à la Noranda un peu avant la grève des étrangers. Au temps des coups de matraques, des grenades fumigènes et de la police montée. Au temps des défilés dans les rues derrière les drapeaux rouges. C'était alors la foire d'empoigne; à qui publierait les

pires saloperies contre les Fros dans la Rouyn-Noranda Press. Les Polonais, en bons catholiques, heureusement, avaient été moins inquiétés que d'autres par les purges qui suivirent les grèves. Les Slovaques, les Ukrainiens et les Finnois, surtout, avaient payé cher leur insubordination. Après 34, les Canadiens-français aussi commencèrent d'aller en d'ssour, car les patrons veillaient, plus que jamais alors, à garder une mixité soigneusement étudiée sous-terre : trop de Slaves menait à des grèves, trop de francophones tendait à déséquilibrer le rapport de force linguistique au travail, trop d'Italiens, sans doute, encourageait au farniente, et trop de qui que ce soit, en fait, était tenu pour nuisible à la nécessaire soumission du mineur de fond.

Les villes sœurs étaient à l'époque de l'arrivée d'Aleksy un joli petit monde; un carrefour babélique où s'entrecroisaient des Ukrainiens, des Croates, des Serbes, des Finnois, des Russes, des Chinois, des Italiens et alouettes. Tout ce que la vaste planète comptait alors d'ethnies, de langues, de religions, avait son Hall en ville et ses pique-niques communautaires au bord du lac Osisko tous les deux dimanches. L'on vivait ici à peu près dans la même ambiance tendue que sur le Vieux Continent; on commerçait encore volontiers chez les Juifs, on allait boire son café chez les Chinois où chez les Italiens, on recevait chez soi le lait de la dairy des Russes... Néanmoins, la moindre incartade menaçait de dégénérer en entre-égorgement collectif. Ce n'est pas un hasard, non plus, si le Council of Friendship, la salle intercommunautaire que l'on tenta de mettre sur pied pour rapprocher les communautés, devait fermer ses portes presque aussitôt ouverte. Dans le terreau toxique limitrophe à la mine, dans la slam et les rejets acides, l'amitié trouvait rarement à fleurir, coincée entre la rose et le lys. Les dimanches, on pouvait voir, sur la 3e avenue, l'actuelle Carter, se pavaner messieurs les Anglais, distingués dandys en coat de fourrure et en bottes de pine, qui faisaient claquer leurs talons sur les trottoirs en bois. Bonsoir messieurs les boss! Ceux-là ils n'entendaient pas à rire avec les Fros. Ils n'en voulaient pas dans leur quartier, ni dans leur église, non plus dans leur école. Ils n'en voulaient pas du tout si possible, mais comme il fallait des canaris pour aller en bas, c'est tout juste si on les tolérait encore.

Depuis les grèves de 34, que la police avait réprimées sauvagement, l'ambiance en ville s'était drôlement détériorée. La montée du nationalisme à soutane y était pour quelque chose. On employait au service de police de vicieux petits despotes. En 39, après l'arrivée d'Aleksy, c'était par exemple Jean Tissot, un sympathisant fasciste d'origine belge, que le pouvoir duplessiste à Québec venait de pistonner comme chef à la police de Rouyn, au plus grand bonheur des boss d'ailleurs, pour tenir en respect la racaille communiste, tabasser les ivrognes dans les blind pigs, harceler les filles, déloger les squatters à Rouyn-Sud et semer la terreur chez les Juifs.

Proche idéologiquement des chemises bleues d'Adrien Arcand et membre secret de l'Ordre de Jacques-Cartier, le shérif Jean Tissot s'était illustré quelques années auparavant en Outaouais où il avait été aussi policier et candidat anticommuniste aux élections fédérales de 35, qu'il n'avait heureusement pas remportées, mais dont la campagne avait roulée sur le dos d'un commerçant juif d'Ottawa, qu'il intimidait au moyen de pamphlets pleins d'une haine sournoise. Si bien que l'on avait trouvé, un matin, peinte sur le commerce de cet israélite, une obscène croix gammée, laide comme le sont toutes ces araignées noires gorgées de sang.

Arrivé en 37 à Rouyn, qui n'était pas, certainement, la boomtown la moins débauchée de ce Nord-Ouest sauvage, Jean Tissot voulut tout de suite en imposer aux noceurs de l'endroit, mais surtout aux Fros, « informe bande de bolchéviques attardés », dont il harcelait les rencontres

communautaires. Il caressait l'espoir d'un jour faire irruption au moment où l'on chanterait l'Internationale en la langue étrangère de ces gens. Il détestait particulièrement les Slaves, qu'il estimait être d'une race monstrueusement hybride, youpine ou peut-être asiatic, dégénérée en somme.

Aleksy avait eu, une nuit où il était sorti très tard d'en dessous et qu'il avait senti en lui le désir d'oublier sa misère dans un cabaret où des femmes lui souriraient, une altercation dans la rue avec ce Tissot. Il l'avait croisé le pistolet braqué, menant des hommes à la guérite de la mine. Il avait eu un mouvement d'indignation avant que l'officier ne le menaçât d'en faire autant de lui s'il ne passait pas son chemin.

Il avait bien vu alors que tout était possible à ces sortes d'hommes qui portent en eux une haine absurde.

*

Vers la fin des années trente, il arrivait qu'Aleksy s'ennuyât déjà beaucoup de sa modeste Pologne. Il était un jeune homme intelligent et robuste, mélancolique comme le sont souvent les gens de l'Est. Il s'ennuyait souvent de sa bonne mère là-bas, de ses petites sœurs qui étaient blondes comme la paille et de son vieux père blessé aux champs. Il pensait à eux tous avant de s'assoupir, et se rendait, chaque dimanche après la messe, accompagné de son frère, à la poste qu'exploitaient les Dumoulon sur une pointe du lac Osisko. Il envoyait en Europe des lettres avec de petites images pieuses et quelquefois un peu de son misérable argent.

(...)

© Jean-Lou David